Document généré le 25 avr. 2024 13:31

Jeu
Revue de théâtre

« 20 ans / 20 lundis »
Réflexion sur les plaisirs de la lecture

Diane Miljours

Numéro 39, 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28615ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Miljours, D. (1986). « 20 ans / 20 lundis » : réflexion sur les plaisirs de la lecture. *Jeu*, (39), 103–105.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«20 ans/20 lundis»

réflexion sur les plaisirs de la lecture

Les femmes écrivent le théâtre québécois, une lecture des 20 ans/20 lundis, ayant eu lieu le 10 mars 1986. Collage et mise en scène: Lise Roy. À gauche: Marie-Johanne Adam; à droite: Lise Roy. Photo: Christian Girard.

Je ne sais si les lectures publiques de textes dramatiques ont existé comme activités théâtrales généralisées avant la création du Centre d'essai des auteurs dramatiques (C.E.A.D.) dans les années soixante, mais je sais que, depuis cette époque, elles ont constitué des moments importants de développement et de diffusion de notre dramaturgie.

N'a-t-on pas lu ainsi, grâce au C.E.A.D., *les Belles-Soeurs, Wouf Wouf, Sur le matelas, la Sagouine, la Charge de l'orignal épormyable, Gens du silence*? On connaît la suite...

Le C.E.A.D. n'a jamais cessé de croire à l'efficacité de ce moyen de diffusion rapide, relativement peu coûteux et, en apparence, assez simple à réaliser. Il a d'ailleurs choisi de célébrer ses vingt ans en organisant, du 21 octobre 1985 au 21 avril 1986, vingt soirées

de lectures qui rendaient hommage aux auteurs d'ici. Vingt soirées — vingt lundis parce que les gens de théâtre friands de cette activité font relâche le lundi — qui ont perpétué la tradition de collaboration entre le C.E.A.D. et les compagnies théâtrales.

Pratiquant le genre depuis deux décennies, le C.E.A.D. a acquis une bonne expérience dans le domaine des lectures publiques. Il est même allé en France, en Suisse et à New York, grâce à des tournées qui ont laissé partout des traces importantes de la dramaturgie québécoise et la preuve que de telles manifestations nous sont propres. En effet, il se donne peu de lectures publiques telles que pratiquées ici, en dehors du Québec, et lorsqu'il s'en donne, comme à l'Acte, à Metz, on précise: «Nous n'organisons pas de lecture à la québécoise», c'est-à-dire travaillée par une équipe et organisée en mini-spectacle.

Car, c'est bien de spectacle dont il s'agit. Un spectacle situé entre les premières étapes de travail et la représentation définitive. Un spectacle vivant, actuel, et où l'on triche, comme au théâtre. Les acteurs ont en main le texte mais, par leur émotion, leur voix, leur jeu et leur présence, ils arrivent à nous faire oublier cet outil embarrassant, à donner vie à ce qu'ils lisent et à nous faire croire à ce qui se passe. Ils occupent un espace réduit qui, souvent, comme dans le cas des 20 ans/20 lundis, ne leur appartient même pas puisqu'ils utilisent le décor de la pièce à l'affiche du théâtre où se donne la lecture; ils jouent presque à nu, les artifices du maquillage, du costume, de l'éclairage étant ramenés au strict nécessaire. Pour *les Visiteurs de Madame Artémise* de Jean-Pierre Ronfard, ce strict nécessaire sera, une fois l'électricité coupée, l'éclairage aux chandelles; pour *Polaroïde* de Louise LaHaye, texte lu devant 300 enfants de 8 à 12 ans, ce seront des diapositives géantes indiquant les changements de scènes et de lieux; pour *Déjà l'agonie* de Marco Micone, ce sera la valise, seul lien entre l'ici et l'ailleurs, le présent et le passé.

Et pourtant, les acteurs jouent, et le spectacle a lieu, complet en soi, souvent parfait comme dans *Mes hommes* de Michel Tremblay, où le collage de morceaux réservés aux personnages masculins de l'oeuvre de Tremblay révèle une autre pièce, autonome, puissante, riche. Ou dans *les Fridolinades* de Gratien Gélinas, toujours aussi drôles quarante ans après leur création. Fragile aussi. Comme dans *la Reprise* de Gauvreau où les acteurs, trébuchant sur des mots et des phrases dont on se prenait à surveiller les moindres embûches, faisaient redouter le pire aux spectateurs qui en oubliaient de jouir du texte, raison première de leur déplacement.

Car si la lecture est un acte théâtral dépouillé, elle retient l'essentiel: le verbe et l'interprète. Tout tient dans cette rencontre éphémère et unique du mot et de l'acteur, l'un devant fournir à l'autre la clarté d'élocution qu'il est en droit d'attendre.

En plus de ces démonstrations publiques, il existe aussi des lectures privées. Dans ce cas, on réunit des interprètes et un auteur pour le seul bénéfice de celui-ci et de sa pièce, travaillant tel ou tel aspect de l'oeuvre jusqu'à satisfaction. Le résultat pourra être, là aussi, montré publiquement. De tels ateliers nous ont valu de voir, par exemple, *Chute libre* de Laura Harrington et *Addolorata* de Marco Micone, d'abord en lectures publiques puis en représentations théâtrales. Heureuses initiatives et heureuses conséquences!

Si le C.E.A.D. a été, pendant un certain temps, le seul instigateur de ces lectures, tant publiques que privées, il n'est plus le seul à s'y consacrer. Le genre est en effet grandement prisé, surtout auprès des gens de théâtre qui trouvent plaisir à découvrir et à faire

découvrir des textes qu'ils aiment et voudraient voir connus, reconnus et montés.

Ainsi, ai-je le souvenir d'avoir participé, il y a quelques années, à la lecture de *la Cerisaie* de Tchekhov. Un dimanche après-midi. Comme ça. Pour le plaisir de partager texte, café et gâteau, entre comédiens. Ou d'avoir découvert autour de la table de travail de Jean-Pierre Ronfard, en compagnie d'une vingtaine de camarades aussi touchés que moi, l'oeuvre qui allait donner naissance à l'aventure magnifique du *Roi Boiteux*. Ou d'avoir saisi davantage la beauté du texte de *Sainte Carmen de la Main* lors de la lecture publique donnée quelque temps après l'annulation des représentations à la Compagnie Jean-Duceppe.

Comme on le voit, le genre prolifère. Et c'est tant mieux. Loin d'être une mode, il est une nécessité. Nécessité de faire connaître la dramaturgie, nécessité de redécouvrir le coeur du théâtre, soit le texte et l'interprète, et nécessité de partager le plaisir de cette redécouverte.

diane miljours